

ALEXANDRE GEFEN

La littérature est **une affaire** **politique**

MARIE DARRIEUSSECQ - LEÏLA SLIMANI

MATHIAS ÉNARD - CHLOÉ DELAUME - ANNIE ERNAUX

ALICE ZENITER - NICOLAS MATHIEU...

**26 ÉCRIVAINS SE MÊLENT
DE CE QUI LES REGARDE**

L  Éditions de
bservatoire

La littérature
est une affaire politique

Alexandre Gefen

La littérature est une affaire politique

Enquête autour de 26 écrivains français

Aurélien Bellanger - Arno Bertina - Laurent Binet - Patrick Chamoiseau
Marie Cosnay - Marie Darrieussecq - Chloé Delaume
Stéphanie Dupays - Mathias Énard - Annie Ernaux - Alice Ferney
Philippe Forest - Laurent Gaudé - Yannick Haenel - Marie-Hélène Lafon
Mathieu Larnaudie - Sandra Lucbert - Nicolas Mathieu
Emmanuelle Pireyre - Nathalie Quintane - Éric Reinhardt - Jean Rouaud
Leïla Slimani - Camille de Toledo - Karine Tuil - Alice Zeniter

L  Éditions de Observatoire

ISBN : 979-10-329-2280-4
Dépôt légal : 2022, avril
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Sommaire

<i>Introduction. Les écrivains et la politique :</i> je t'aime, je te hais.....	9
--	---

Penser l'Histoire

Jean Rouaud.....	34
Yannick Haenel.....	43
Laurent Binet.....	59
Camille de Toledo	68
Alice Zeniter.....	82

Réfléchir le social

Annie Ernaux.....	100
Marie-Hélène Lafon.....	111
Éric Reinhardt.....	119
Mathieu Larnaudie.....	132
Nicolas Mathieu.....	154

La littérature est une affaire politique

Mettre en scène la politique

Alice Ferney	170
Karine Tuil.....	181
Laurent Gaudé.....	190
Aurélien Bellanger.....	199

Transformer le langage

Patrick Chamoiseau.....	218
Nathalie Quintane.....	231
Emmanuelle Pireyre.....	239
Chloé Delaume.....	248

Contribuer à la démocratie

Philippe Forest.....	268
Mathias Énard.....	278
Stéphanie Dupays.....	285
Leïla Slimani.....	297

Émanciper

Marie Cosnay	318
Marie Darrieussecq.....	329
Arno Bertina	338
Sandra Lucbert.....	352

<i>Conclusion.</i> Changer le monde sans prendre le pouvoir.....	361
---	-----

Introduction

Les écrivains et la politique : je t'aime, je te hais

Dans la photo officielle d'Emmanuel Macron figurent deux téléphones portables mais aussi trois livres dont deux romans : *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, *Les Nourritures terrestres* d'André Gide et *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle. « Il n'y a rien que j'aime plus que la littérature », confirmait le président dans un entretien¹ en s'inscrivant dans la longue histoire littéraire de la politique française. Aussi ancienne que la III^e République, dont le premier président, Adolphe Thiers, par ailleurs académicien, posait déjà en 1871 la main sur un livre dans sa photo officielle, la volonté d'inscrire visuellement le pouvoir dans une bibliothèque s'accompagne de revendications littéraires qui semblent une vraie spécificité des hommes politiques français et ne laissent pas d'étonner à l'étranger ; à Gisèle Freund qui prenait son portrait, François Mitterrand aurait même confessé : « N'oubliez

1. Voir Étienne de Montety (dir.), *Dans la bibliothèque de nos présidents*, Tallandier, 2020.

La littérature est une affaire politique

pas que je suis un écrivain avant d'être un homme politique. » La publication des mémoires de de Gaulle dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade, qui fit grincer les dents des adeptes de la littérature pure, nous le rappela il y a peu : le grand homme politique français se doit d'être un grand écrivain. De fait, chacun des présidents de la V^e République a produit son livre, essai, autobiographie ou mémoires, mais aussi une *Anthologie de la poésie française* pour Georges Pompidou, par ailleurs agrégé de lettres, cinq romans pour Valéry Giscard d'Estaing, entré à l'Académie française, fiction, mais aussi poésie pour le très littéraire François Mitterrand, ami de Marguerite Duras et de Françoise Sagan, et dont les collaborateurs se nommaient Paul Guimard, Régis Debray ou Erik Orsenna. Si certaines prises de position culturelles de Nicolas Sarkozy ont été fortement débattues, l'ancien président, lui aussi, affirme lire les classiques, et considère la littérature comme son « jardin secret », comme « une chose sérieuse¹ ». Mais si l'homme politique, y compris le très technocrate Emmanuel Macron, reste épris des belles-lettres, dût cet amour n'être qu'un affichage, qu'en est-il de la relation des écrivains contemporains à la politique ?

Assurément, si l'on lit par exemple « Théorie générale de l'engagement politique » qui constitue le huitième chapitre des *Désarçonnés* de Pascal Quignard,

1. Voir l'émission « Livres & vous », Public Sénat, 8 février 2018 (en ligne : publicsenat.fr/article/politique/sarkozy-un-personnage-de-roman-82527).

Introduction

qui décrit l'engagé comme « un tueur à gages » et, au contraire, promeut l'écrivain comme « démissionnaire » et « asocial », décomposant « toutes les relations », on pourrait croire que l'heure est au dédain. Écouter, à droite de l'échiquier, Michel Houellebecq assurant dans un livre récent (*Interventions 2020*) que « la dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées [...] rend bien sûr inapplicable la moindre solution politique » ou, à gauche, Pierre Bergounioux examinant dans son *Carnet de notes 2016-2020* la liste de ses désillusions serait à désespérer de la politique elle-même. On retrouvera cette déception à travers ce livre dans la position d'un Jean Rouaud, pour lequel « littérature et politique ont fait conjointement leur temps » : elle est sans doute associée à la disparition d'un romantisme révolutionnaire ou du moins d'une alternative nette et univoque au libéralisme mondialisé. La fragmentation idéologique et la perte d'influence dans les urnes des idées de la gauche, qui avaient constitué le socle de référence de l'avant-garde littéraire depuis le XIX^e siècle, expliquent sans doute certaines postures littéraires contemporaines désabusées. Mais ce désespoir semble en vérité aux antipodes du discours de la plupart des écrivains d'aujourd'hui, qui clament au contraire les vertus et la nécessité de ce qu'Alexis de Tocqueville a nommé, dans un tout autre contexte,

La littérature est une affaire politique

une « politique littéraire¹ ». C'est le constat massif de ce livre composé à partir d'entretiens avec certains des plus importants écrivains et écrivaines contemporains : réfutant la vieille catégorie de la littérature engagée, les auteurs et autrices français d'aujourd'hui sont loin de prôner une indifférence esthète à l'égard des problèmes politiques de la Cité. « Toutes les grandes œuvres littéraires possèdent une portée politique », affirme ainsi Camille de Toledo. Voir dans la littérature une forme de politique, c'est faire du récit un outil d'analyse des inégalités et des vulnérabilités par le récit, volontiers autobiographique ou de reportage, c'est exiger de la langue littéraire qu'elle interroge les discours sociaux et les cadres dominants de perception et de narration, c'est rêver qu'elle rende justice aux inégalités par les contre-discours qu'elle peut produire et partant qu'elle contribue à changer le monde. C'est aussi aller au-devant des demandes sociales directes, en signant des tribunes ou des pétitions, en participant à des résidences littéraires (en région, à l'hôpital, dans les Ehpad, auprès des migrants, etc.) qui sont souvent des projets sociaux de remédiation ou, plus simplement encore, en allant à la rencontre des lecteurs, dans les librairies ou les salons : l'écrivain devient alors ce que Dominique Viart nomme joliment un « partenaire d'élucidation² ».

1. Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 1856.

2. Notamment dans un entretien avec Philippe Vasset, publié sur le site de la *Revue critique de fiction française contemporaine*

Introduction

Le recours à la littérature dans le champ du débat public est aussi ancien que celui-ci, et la conception moderne de la littérature est contemporaine de la naissance de la démocratie libérale. L'émergence de l'idée d'autonomie politique des citoyens est parallèle à celle de l'autonomie du jugement esthétique par rapport à la religion et à la morale – on pourrait s'amuser à dire qu'elles ont été rapportées en France d'Allemagne dans les valises de Benjamin Constant, autour de 1800. Comme le note Jean Rouaud, « sous les formes que nous leur connaissons (sacralisation du texte et aspirations républicaine et démocratique), [littérature et politique] s'inventent en même temps, qui est le temps de Stendhal, de Balzac, de l'effondrement de l'aristocratie foncière et de la prise du pouvoir par la bourgeoisie ». Ou pour le dire avec les mots de Camille de Toledo, « on peut oublier, dans le temps long, ce que la littérature a accompagné, construit, forgé, notamment entre le xv^e et le xx^e siècle : le secret de la correspondance, l'autonomie des lieux d'énonciation par rapport au pouvoir, la constitution d'un espace social, la structuration de la vie privée... C'est la vie démocratique dans son ensemble dont on pourrait dire qu'elle est fille de la littérature, fille de la constitution de l'individu ».

Aujourd'hui, les rapports entre politique et littérature restent tributaires de pratiques anciennes de

(revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx18.17/1332).

La littérature est une affaire politique

contestation radicale – pensons au romantisme révolutionnaire des textes néosituationnistes du Comité invisible d'extrême gauche, à la veine pamphlétaire d'extrême droite d'un Richard Millet ou, tout simplement, à toutes les formes d'indignation publiques qui ont pour ancêtres les prises de position de Voltaire lors de l'affaire Calas. Mais l'écrivain d'aujourd'hui est, nous semble-t-il, assez différent des modèles dont Gisèle Sapiro a fait la très convaincante typologie dans *Les Écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*¹. Pour reprendre ses catégories, il ne se situe plus du côté d'un *notable* qui viserait à défendre les valeurs de la société, car il préfère à un moralisme orienté l'analyse pragmatique de cas, l'expression de points de vue contradictoires et la peinture de dilemmes moraux complexes (comme le font Karine Tuil ou Alice Ferney) : ni l'académisme esthétique ni le conservatisme social ne semblent constituer des valeurs actives. La position d'*esthète* ne semble pas non plus le définir, car elle suppose une indifférence de l'art à l'égard de ses responsabilités qu'un nombre réduit d'écrivains tient désormais à conserver, peu d'artistes se reconnaissant dans l'idéologie esthétique de l'art pour l'art², qui fait de l'écrivain un être supérieur et distant, réfugié dans une

1. Seuil, 2018. Cet essai extrêmement riche et précieux a nourri à de très nombreuses reprises ce livre.

2. Sur ce thème, voir mon essai *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Corti, 2021.

Introduction

tour d'ivoire au sein de laquelle il entretiendrait un rapport direct avec l'absolu. S'il peut continuer de souligner, comme le fait par exemple Chloé Delaume, l'importance première de l'exigence littéraire et du travail du style, en rappelant le caractère discriminant de la catégorie de littérature dont toute forme d'écrit social ne relève pas, l'écrivain contemporain n'adhère plus guère à l'idéal de désintéressement, et défend plutôt la puissance d'action de la langue et le pouvoir politique des formes. L'heure est à la responsabilité des représentations : choisir un sujet et un point de vue, c'est déjà s'engager. L'écrivain ne se revendique pas non plus *polémiste*, tant le pamphlet sociopolitique engagé est aux antipodes des pratiques descriptives d'enquête sur le terrain dans la non-fiction ou de réflexion sur soi qui dominant une grande partie du champ littéraire. De fait, Édouard Louis, dans *Qui a tué mon père*, rend directement responsables les politiques de la déchéance de son père (« Jacques Chirac et Xavier Bertrand détruisaient ses intestins », « Nicolas Sarkozy et son complice Martin Hirsch lui broyaient le dos », tandis que « Hollande, Valls et El Khomri l'ont asphyxié ») et s'adresse directement au président de la République par un tweet : « J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent. » Mais son geste de colère passe par un roman familial documenté plutôt que par la construction d'un kit idéologique de lutte. Ceux qui, comme Édouard Louis, ne renoncent pas à des grilles de lecture fortes

La littérature est une affaire politique

du monde social (en l'occurrence la sociologie de la domination de Bourdieu) choisissent de s'appuyer sur des intellectuels (Foucault, Butler, etc.) et les sciences humaines et sociales plutôt que sur des partis. Ainsi en est-il, par exemple, de la jeune et radicale Sandra Lucbert, dont la « littérature de combat » s'adresse à une « hégémonie » déjà « disloquée ». Plutôt que le discours, les écrivains contemporains choisissent la narration : ils veulent agir en disant comment est fait le réel plutôt qu'en prescrivant, par des règles explicites, ce qu'il devrait être. Quant à la quatrième posture de l'engagement littéraire décrite par Gisèle Sapiro, celle de *l'avant-garde*, qui choisit la subversion politique comme littéraire, elle n'a pas totalement disparu – tout en perdant de son systématisme. La volonté de désorganisation des genres et des normes littéraires d'un Camille de Toledo par exemple, comme sa capacité à innover conceptuellement et à produire des sortes de manifestes (comme *Visiter le Flurkistan ou les Illusions de la littérature-monde* en 2007) appartiennent clairement à cette tradition, mais celles-ci s'appuient plus sur les travaux d'intellectuels (en particulier Bruno Latour) et des « dispositifs » que sur des écoles organisées et des doctrines globales. Certaines convergences subsistent entre radicalité politique et radicalités littéraires – comme cela fut le cas à l'époque où les symbolistes regardaient vers l'anarchisme ou lorsque les surréalistes se tournaient vers l'idéal communiste –,

Introduction

mais elles s'organisent davantage autour de sujets de société qu'autour de corps doctrinaux ; c'est le cas pour les narrations écologiques contemporaines ou les récits féministes en particulier, qui cherchent à transformer les structures mêmes de notre perception en rompant avec l'anthropomorphisme et le paternalisme : faire voir autrement, c'est déjà agir politiquement. Il en est de même pour le prophétisme, qui a pu être regardé « comme le moyen de reconquérir une autorité sociale et une parole universelle » (Sapiro) mais qui sert désormais essentiellement à faire face à des défis concrets. Bien que la question du progrès ne soit pas absente chez des écrivains qui, de Michel Houellebecq (*Les Particules élémentaires*) à Laurent Binet (*Civilizations*), en passant par Léonora Miano (*Afropea*), produisent des utopies, des dystopies ou des histoires contrefactuelles, les visions des écrivains contemporains n'adosent plus les imaginaires aux abstractions politiques, mais s'intéressent à des problèmes du présent et aux menaces écologiques en particulier. Ils préfèrent questionner directement les modes de relations interspécifiques entre individus et intergroupes à l'heure de l'individualisme libéral plutôt que d'évoquer des fins supposées de l'Histoire.

Loin d'être présentée dans un grand récit téléologique, l'Histoire semble toujours au demeurant à reconstruire par la parole littéraire. Elle se voit l'objet de réélaborations, de questionnements plutôt que de

La littérature est une affaire politique

démonstrations : elle est un chantier à entreprendre et non une source doctrinale.

Est-ce à dire alors que la polarisation droite/gauche, si essentielle dans la vie littéraire du xx^e siècle, ait disparu ? Même à l'Académie française, on peine désormais à trouver des écrivains de droite, en dehors de quelques héritiers de l'Action française fortement stigmatisés (Renaud Camus, Richard Millet). Alors que l'affaire Dreyfus, l'Occupation ou la guerre d'Algérie avaient fracturé l'opinion littéraire en deux camps presque égaux, la tribune d'Annie Ernaux de 2012 condamnant *Éloge littéraire d'Anders Breivik* de Richard Millet et appelant à son départ des éditions Gallimard a fait quasiment consensus. À l'inverse, la tribune défendant en 2018 la « liberté d'importuner » contre le mouvement progressiste #MeToo n'a réuni que bien peu d'écrivains, hormis Catherine Millet, défenseuse d'une subversion de la morale dans un discours qui a paru daté. Bien que l'efficacité politique des tribunes et pétitions ne fasse pas l'unanimité, l'aspiration à l'égalité, l'acceptation d'une société multiculturelle, le combat antiraciste et féministe ou la préoccupation écologique (ces idées de gauche) semblent à présent des valeurs dominantes : ces entretiens en témoignent, peut-être à contre-courant de la droitisation annoncée de l'opinion depuis les années 2010. Même si la figure de l'écrivain engagé est devenue chez les écrivains et les écrivaines que nous avons rencontrés ou bien antipathique ou bien

Introduction

indifférente, tous et toutes semblent faire du pouvoir de l'argent et de l'ultralibéralisme des repoussoirs.

Certaines lignes de fracture intéressantes demeurent, comme celle, très nette, qui oppose les auteurs et autrices qui font de la langue un marqueur politique en distinguant un style de droite, conservateur, d'un style de gauche, innovateur, à ceux et celles qui n'y voient qu'un trait individuel. Mais non seulement les valeurs de gauche semblent l'avoir emporté, renvoyant le conservatisme moral, social, et le classicisme littéraire à d'autres temps, mais l'idée, très marquée à gauche, d'un pouvoir politique de la littérature semble dominer : la politique serait un peu partout en littérature, dans les corps, dans le rapport à l'environnement, dans les représentations, dans les thèmes, sans doute aussi dans le vocabulaire et la syntaxe. Sans forcément le revendiquer, un combat politique de basse intensité serait inévitable et l'œuvre littéraire agirait politiquement sans même avoir besoin de s'appuyer sur des doctrines.

Alors que la spécialisation des intellectuels a été jusqu'à la fin du xx^e siècle, selon Gisèle Sapiro, la raison de la marginalisation politique des écrivains poussés à la surenchère, au pamphlet et à la prophétie, l'écrivain du xxi^e siècle participe désormais ainsi pleinement à nouveau à la Cité, par son corps comme par son œuvre. Échappant aux polarisations caricaturales, il produit en écrivant des représentations fines, qu'il s'agisse de décrire les néoruraux chez Marie-Hélène Lafon ou les

La littérature est une affaire politique

capitaines d'industrie chez Aurélien Bellanger. À ce titre, il est politiquement utile à comprendre le monde, c'est-à-dire à l'améliorer. On peut assurément faire le départ entre des écrivains plus sensibles à la longue durée et à la répétition des phénomènes, enclins à expliquer le présent par des structures archétypales ou mythiques, et ceux directement informés par les contextes économiques et historiques. Ou bien entre des écrivains plus intéressés par des processus abstraits (la filiation, l'exil, etc.) que par des expériences concrètes et présentes. Ces oppositions recoupent en partie la différence entre les écrivains recourant à l'imaginaire (Laurent Binet par exemple) ou déployant des enquêtes de terrain, des reportages ou une autobiographie de non-fiction (Annie Ernaux). Ou encore opposer des écrivains promouvant l'urgence de ruptures plutôt que des formes de révision et de transformation, des écrivains inquiets et des écrivains plus patients, sans que la radicalité et la virulence des enjeux correspondent nécessairement à un mode d'expression littéraire spécifique. On gagne certes aussi à distinguer, à la lecture de ces entretiens, ceux qui voient dans la transformation de la forme et de l'optique romanesques, dans l'innovation des styles et dispositifs littéraires, un moyen indispensable pour transformer les perceptions (Chloé Delaume ou Nathalie Quintane par exemple) de ceux pour qui les techniques classiques (la veine épique chez un Laurent Gaudé ou un Mathias Énard, le

Conclusion

et engagé que les dystopies dépeignant des sociétés de contrôle d'Alain Damasio (*Les Furtifs*) ou de Sabri Louatah (404), ou une utopie « post-genre » comme *Arcadie* d'Emmanuelle Bayamack-Tam.

Il est ainsi difficile de circonscrire par une formule unique les politiques contemporaines de la littérature ou de donner un sens univoque aux entretiens que l'on vient de lire. Saisies ethnologiques ou sociologiques des conditions, discours d'autoanalyse des identités et d'émancipation, mises en scène épiques des dominations, promotions de la furtivité ou de l'invisibilité comme mode de résistance, déconstructions antiautoritaires des discours, prémonitions de menaces ou de projets, les politiques de la réparation autant que les politiques de la contestation ont en commun de promettre une effectivité nouvelle : renonçant à tout paternalisme et à tout discours de surplomb, réticentes à imposer l'universalité de catégories idéologiques et à verrouiller des modes de représentation, attentives à l'illégitimité potentielle des prises de parole partisans, elles défendent le pouvoir concret de l'écriture et de la lecture individuelle comme exercice effectif d'une vie démocratique relationnelle fondée sur l'attention concrète à la pluralité des formes de vie et à la justesse de leur énonciation. C'est dans cette justesse que se situe cette promesse de justice et d'émancipation des individus et des groupes.

La littérature est une affaire politique

La dette de l'humanité à l'égard des écrivaines et écrivains ayant combattu pour la liberté politique, pour la tolérance, pour le progrès social, le droit des femmes, contre le colonialisme, est considérable, qu'ils aient été des intellectuels de combat ou qu'ils aient simplement réussi à modifier le rapport au monde de leurs lecteurs. La parole politique des écrivains est à trouver dans leurs œuvres, et il faut donc rester attentif à la manière dont les écrivains parviennent sur la durée à « changer le monde sans prendre le pouvoir » pour reprendre le titre de l'essai influent de John Holloway : loin de se laisser éclipser complètement par les traditionnels affrontements de partis et les échéances électorales, ces formes d'action « micropolitiques » de la littérature, si l'on veut reprendre le terme de Félix Guattari, résonnent de la force des possibles comme du principe espérance.